

MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Lyon
Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.

Les Annonces
à traiter de gré à gré.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Tanneurs

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an... 10 fr.
Six mois... 6 fr.

ÉTRANGER
Un an... 12 fr.

BONIMENT



Il y a longtemps que Gambetta aurait dû descendre en ballon sur la bonne ville de Tours en Touraine.

Lorsque le gouvernement provisoire a envoyé dans cette patrie des pruneaux, une délégation composée de M. Crémieux qui a soixante-quinze ans, et de M. Glais-Bizoin qui en a soixante douze, il était bien facile de comprendre que M. Crémieux passerait son temps à raconter à son collègue ses souvenirs de 1848, et que son collègue occuperait ses journées à l'interrompre.

Quels que fussent, en effet, les bonnes résolutions et l'ardent patriotisme de ces deux délégués, ce n'est pas à leur âge qu'on change ses habitudes, et nous sommes convaincu que, dès la première délibération, M. Crémieux a commencé par dire : « Lorsque j'étais, en 1848, ministre de la justice... »

Ce à quoi M. Glais-Bizoin aura répondu : « Pardon, collègue, permettez-moi de faire observer que... »

A d'autres époques, cela n'eût été que comique et aurait pu prêter matière à plaisanterie ; mais, aujourd'hui, le moment est passé de rire, le moment est passé de gaspiller en discussions et en ricaneries cette chose plus précieuse mille fois que l'or et les diamants, ce trésor incomparable et irréparable qui s'appelle le temps, le temps, le temps !

Car chaque journée perdue est une défaite pour nous, et pour les Prussiens une victoire ; car chaque journée perdue diminue les approvisionnements de Paris, de l'appétit de deux millions d'hommes.

C'est par la famine, en effet, que Guillaume espère réduire la capitale de la France, désespérant sans doute de la prendre par la force, et notre besogne, à nous gens de province, est d'arriver avant que Paris manque de viande et de pain, avant que Paris meure de faim.

Pour cela que faut-il ?

Il faut, nous l'avons dit vingt fois, et nous le répèterons jusqu'à extinction de voix, jusqu'à épuisement complet de papier et d'encre, il faut que notre unique affaire, notre unique préoccupation, notre unique souci soit la chasse aux Prussiens ;

Il faut qu'on remette à demain les discussions politiques ;

Il faut qu'on ne convoque pas les électeurs pour les renvoyer, et qu'on ne les reconvoque pas pour les renvoyer ;

Il faut qu'on ne confie pas le salut de la France à deux hommes, très-patriotes sans doute, remplis de bonne volonté, nous en sommes convaincu, mais qui entre eux deux ont cent cinquante ans d'âge ;

Il faut qu'on n'abuse pas des proclamations et des affiches, qu'on ne se paie de mots creux et de phrases sonores ;

Qu'on chante moins la *Marseillaise*, mais qu'on la mette davantage en œuvre ;

Il faut que, nous Français qui avons trop l'habitude de parler, nous prenions pour devise : *Agir, agir, agir* ;

Il faut que chaque seconde crée un

soldat, chaque minute une compagnie, chaque heure un régiment.

Sans doute, cela ne va pas tout seul ; sans doute, on rencontre des apathies, des résistances, des mauvaises volontés ou des violences qui enrayent, qui arrêtent, qui entravent, qui brouillent, qui paralysent.

Ces apathies, on doit les secouer ; ces résistances, on doit les vaincre, et ces violences, on doit les réprimer.

Nous avons en France, voyez-vous, deux sortes de gens qui font admirablement l'affaire des Prussiens, qui peuvent se donner fraternellement la main, et qui auraient le droit, dès à présent, de faire valoir des titres sérieux à la décoration de l'Aigle-Noir.

Ce sont les gens qui ne bougent pas du tout et les gens qui bougent trop.

Les uns ferment leur maison, verrouillent leur porte, cadenassent leur caisse, se croisent les bras, n'avancent pas d'une semelle, ne déboursent pas un écu pour la défense nationale, opposent une immobilité calculée à l'élan que réclame le pays, une avarice systématique aux ressources dont il a besoin.

Les autres s'assemblent bruyamment, accusent tout le monde de trahison, s'attribuent le monopole du patriotisme, du dévouement, de l'activité et de l'intelligence, organisent des manifestations qui effrayent les gens paisibles, essayent de substituer aux autorités émanant du suffrage universel leur autorité propre, qui n'émane de rien du tout, demandent qu'on ordonne des levées en masse de seize à soixante ans, et commencent par déclarer qu'ils se garderont bien d'en

faire partie, — comme le citoyen Albert Richard, pour ne citer que celui-là.

Voilà les deux alliés sérieux et sincères que les Prussiens rencontrent chez nous, voilà les ennemis intérieurs dont nous devons à tout prix nous débarrasser, en forçant les premiers à être utiles, en mettant les seconds dans l'impossibilité de nuire.

Cette double tâche exige de l'activité et de l'énergie, une intelligence nette et vigoureuse.

Nous écrivions il y a deux mois, après les défaites de Wœrth et de Forbach :

« Un homme, il nous faut un homme !
« Cet homme s'appellera-t-il Trochu ou Gambetta ?

Aujourd'hui Trochu commande Paris. Gambetta commande en province.

Nous avons vu Trochu à l'œuvre : en trois semaines il a organisé la défense de Paris, de façon à le rendre inexpugnable. Paris ne peut pas être pris, Paris ne craint qu'une chose : la faim.

Au tour de Gambetta maintenant.

Quelque pillé, dilapidé, abruti et avachi qu'ait été notre malheureux pays sous le règne du Bonaparte, il lui reste cependant assez de vigueur aux jarrets, assez de sang dans les veines, assez d'or dans les poches pour se relever de terre, se réveiller de sa torpeur, se secouer de son engourdissement.

Il suffit qu'une volonté virile, un esprit lucide et une main nerveuse sachent organiser et diriger les ressources immenses dont nous disposons encore.

Il suffit que nous sentions à notre tête un homme qui sache ce qu'il veut et où il va, un homme qui ne donne pas un

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LA FOIRE AUX PRÉTENDANTS.

Mise en scène.

Place publique. — Boutiques de foire, magasins en plein vent. — Jeux d'adresse, de hasard et d'escamotage. — Tirs au pistolet. — Spectacles forains : paillasses, arlequins, pitres, somnambules, physiciens, filous, tireurs-laine et banquistes. — Nombreux charlatans, débitant leurs boniments à plein gozier.

Premier Charlatan, costumé en garde national de 1831, avec les épaulettes rouges et le shako à tromblon orné d'un coq gaulois.

Joueur de grosse caisse : un petit bonhomme courtaud qui ressemble furieusement à Adolphe Thiers.

Clarinettes et pistons : deux ou trois gaillards que l'on prendrait volontiers pour des rédacteurs des *Débats* et du *Journal de Paris*.

Autour de la voiture, public mêlé : les bourgeois, les commerçants et les propriétaires paraissent être en majorité.

Le Charlatan :

Mesdames et messieurs, avant de prendre la parole, je considérerais comme incivil de ma part, et comme indigne de la politesse française, de n'avoir pas envoyé mon salut à l'honorable société qui entoure mon équipage.

Mesdames et messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer ! (Il ôte son shako.)

Je ne suis pas, mesdames et messieurs, un inconnu parmi vous, et un grand nombre de mes honorables auditeurs doivent se dire en me regardant :

Mais ce monsieur je le connais, mais ce monsieur je l'ai déjà vu !

Où, mesdames et messieurs, vous me connaissez, oui vous m'avez déjà vu, car ce n'est pas la première fois que je viens travailler sur cette place, car ce n'est pas la première fois que j'arrive au secours des peuples et de l'humanité !

Allez la grosse caisse !

Parti de France, il y a vingt-deux ans, par suite de circonstances pénibles qu'il est inutile de rappeler ici, j'ai passé tout le temps de mon exil, de mon absence, veux je dire, à me perfectionner dans mon art, à étudier à fond la science que je professe, à acquérir, en un mot, cette habileté incomparable, cette expérience profonde et cette sagesse sans seconde dont je vous apporte les fruits précieux.

Allez les cymbales !

Ah ça, me direz-vous, qui donc es-tu pour parler avec tant d'aplomb ?

Quel est le remède souverain, quelle est la panacée universelle que tu nous annonces ?

Guéris-tu tous les maux ?

Guéris-tu les fièvres, les migraines et les rhumatismes ?

Redresses-tu les tordus, fais-tu marcher les béquillards, ouvres-tu les yeux aux aveugles, délies-tu la langue aux muets ?

Arraches-tu les dents avec un sabre et les remets-tu avec un pistolet ?

Non, mesdames et messieurs, je ne fais pas tout cela ; non, mesdames et messieurs, je ne guéris pas

tous les maux, je ne redresse pas les tordus, je ne délie pas la langue aux muets, je n'arrache pas les dents avec un sabre, il n'y que les charlatans qui se permettent de parler ainsi, et quoique vous me voyiez sur cette place publique avec un shako à tromblon ; quoique vous me voyiez pérorer en plein vent avec accompagnement de clarinette et de grosse caisse, malgré tout cela, mesdames et messieurs, je le jure sur l'honneur, malgré tout cela je ne suis pas un charlatan !

Ce que je vous apporte, mesdames et messieurs, c'est un bien aussi précieux que la santé pour les fiévreux, que la vue pour les aveugles et que la parole pour les muets ; ce que je vous apporte... ah ! je vous vois attentifs et impatients, attendant ma révélation...

Allez la grosse caisse !

Ce que je vous apporte, c'est le bonheur universel, c'est le bonheur du peuple !

C'est l'aisance du bourgeois, le bien-être de l'ouvrier et l'épargne du paysan !

C'est la sécurité, la confiance et la paix !

Mais, me direz-vous, comment feras-tu pour nous donner toutes ces belles choses ? quel est le remède puissant qui doit nous procurer ce bonheur que tu nous promets ?

Ce remède, mesdames et messieurs, ce remède n'est ni une poudre, ni une liqueur, ni un emplâtre ; il n'est contenu ni dans une boîte, ni dans une fiole, ni dans un papier ; — ce remède réside tout entier dans la vertu d'un seul mot, d'un mot unique et incomparable... et ce mot c'est : ORLÉANISME !

Allez la grosse caisse !

— Alors ce remède combien le vends-tu ?

Car vous ne refuseriez pas, mesdames et messieurs, de donner chacun dix francs, cent francs, mille francs, pour être en possession de ce secret,

de ce talisman qui a le pouvoir de rendre tous les Français heureux ?

Eh bien, ce remède, je ne le vends ni mille francs, ni cent francs, ni dix francs, ni un franc, ni dix sous, ni deux sous ; ce remède je ne le vends pas, mesdames et messieurs, ce remède, j'en fais cadeau, ce remède, je le donne !

Je le donne, et je ne vous demande en retour qu'une chose simple, facile, et qui ne coûte pas un centime ; je ne vous demande que ceci :

Nommez-moi député à la Constituante !

Deuxième Charlatan. — casqué, cuirassé, enlapanaché comme un chevalier du moyen âge.

Il se tient assis majestueusement au fond de sa voiture, dans une immobilité complète, pendant qu'un serviteur en grande livrée se charge de parler au public.

Ce public très-clair semé, se compose principalement de gens titrés et blasonnés qui prétendent rempiquer la quantité par leurs qualités, d'un certain nombre de révérends pères et de quelques donataires.

La musique est figurée par un orgue de Barbarie, dont la manivelle est tournée avec frénésie par un arlequin que beaucoup de personnes prétendent, bien à tort sans doute, avoir un air de famille avec M. Gustave Janicot de la *Gazette de France*.

Illustres dames, honorés messieurs, religieux vénéralles,

Mon-eigneur que vous voyez au fond de cette voiture, est un trop grand personnage pour daigner se déranger et prendre la parole lui-même.

Vous n'ignorez pas en effet que monseigneur descend en ligne directe de la plus noble race de ce pays, et qu'il ne saurait sans compromettre son blason et tous ses quartiers, engager directement la conversa-

ordre aujourd'hui, pour donner un contre-ordre demain, et revenir à son premier ordre après demain.

Gambetta sera-t-il cet homme là ?

Oui, il peut l'être : Gambetta est jeune, ardent, patriote, et il s'est révélé depuis un an comme une de nos plus hautes intelligences politiques.

Que tout ce qui reste de la France, que tous les honnêtes citoyens se groupent donc loyalement et sincèrement autour de ce ministre de trente-cinq ans qui demande qu'on l'aide à sauver la France.

Que les prétendants bleus, blancs ou rouges, veuillent bien pour le moment rengainer leurs adresses, leurs manifestes et leurs compliments.

Ce n'est pas l'heure messeigneurs de venir ergoter sur la meilleure forme de gouvernement ; prenez donc la peine de vous rappeler cette vérité facile à retenir et à comprendre :

C'est que pour qu'une nation ait un gouvernement il faut qu'elle existe,

C'est que pour qu'une nation existe, il faut qu'elle n'ait pas les Prussiens chez elle.

Jacques BARBIER.

NOUVELLES

— Le bruit court que Napoléon III, s'échappant de sa dure captivité, est parti en ballon pour revenir se faire tuer à la tête de son armée.

On l'aurait reconnu à sa cigarette.

— Il se confirme que les trois bières qui ont passé à Toul recouvertes de draps d'or contenaient tout simplement les cadavres de la Bavière, du Wurtemberg et de la Saxe, que Guillaume a tués pour les annexer à la Prusse.

— Nous sommes autorisé à démentir le bruit qui avait couru de la rentrée en France de certains parasites impériaux, pour venir défendre leur patrie et remplir leurs devoirs de Français.

— On a annoncé que la Prusse venait de commander 600,000 peaux de moutons en Russie.

La Fontaine parle bien de l'âne revêtu de la peau du lion, mais il n'avait pas prévu les loups et les ours affublés de peaux de moutons.

— On nous assure que Marguerite Bellanger a demandé à partager la captivité effroyable de son *cher seigneur*. M. Devienne aurait offert sa médiation dans l'affaire.

tion avec de petites gens.

En venant sur cette place, monseigneur n'a pas eu l'idée, bien entendu, de faire le charlatan comme quelques uns des brailards que vous entendez : ce métier répugne à sa dignité et à son rang, et monseigneur ne daignerait y descendre.

Seulement monseigneur est douloureusement affecté de la situation pénible dans laquelle se trouve le pays qui lui appartient par la grâce de Dieu ; son cœur saigne à la vue de toutes ces misères, et son plus ardent désir est de les soulager.

Monseigneur, comme vous le savez tous, illustres dames, honorés messieurs, religieux vénérables, monseigneur seul est capable de ramener parmi vous la tranquillité et le bonheur : c'est une faculté qu'il tient de naissance, c'est un secret qu'il a recueilli dans l'héritage de ses nobles ancêtres.

Monseigneur se met donc généreusement à votre disposition pour faire votre bonheur, mais il est indispensable que vous veniez le chercher ; car il n'avancera certainement pas d'une semelle sans cela.

Monseigneur ressemble à ces médecins célèbres qui attendent leurs clients dans leur cabinet, et ne se donnent pas la peine d'aller les voir.

La réputation de monseigneur est tellement bien établie depuis plusieurs siècles, tellement connue de père en fils, qu'il croit inutile de se faire de plus longue réclame.

Ainsi il est entendu que Monseigneur se rendra à votre appel quand vous voudrez l'en prier, respectueusement et chapeau bas.

En attendant, pour ne pas vous décourager, monseigneur vous autorise à lui baiser la main...

Troisième Charlatan. — Travesti en général de cirque : habit brodé, couvert de crachats, chapeau à claques, bottes à l'écurière, large bouche,

— Il résulte du dépouillement des ex-papiers officiels de l'empire que le fameux complot était une des belles inventions de l'excellent gouvernement de Bonaparte.

On recherche activement les compères de cette lugubre farce pour les récompenser et leur octroyer des brevets d'invention.

— Piétri et son illustre patron occupent en ce moment leurs loisirs à fabriquer des listes de proscriptions, en vue d'une restauration Bonapartiste.

C'est ainsi que l'empire comprend la levée en masse.

ENCORE ?

Est-ce que cette mauvaise plaisanterie ne va pas bientôt finir ?

Jeudi matin, vers les quatre heures, une centaine d'individus au plus, toujours les mêmes du reste, ont voulu tenter un nouveau coup de main sur l'Hôtel-de-Ville, — sous prétexte, paraît-il, de livrer le préfet à la justice du peuple, lequel peuple se composait, bien entendu, des cent individus en question.

Or, il est arrivé ceci, c'est qu'on a battu le rappel dans certains quartiers, c'est que les gardes nationaux sont accourus, c'est que les justiciers de la Rotonde s'en sont allés sans avoir satisfait leur justice.

Eh bien ! nous le disons nettement : En voilà assez !

Il est absolument nécessaire que l'autorité, qui se sent soutenue par la garde nationale tout entière, par le vrai peuple, fasse acte d'énergie, en nous débarrassant des quelques mauvais garnements qui font métier de troubler la paix publique et de susciter des désordres en organisant des manifestations pour quatre heures du matin.

Plus on usera de ménagements vis-à-vis d'eux, plus on leur donnera de hardiesse et d'audace, plus on leur fera croire qu'ils sont redoutables et qu'on en a peur.

Du reste, pourquoi des ménagements ?

Ces gens-là, nous l'avons dit cent fois, et nous le redisons encore, ces gens-là sont des ennemis déclarés de la République, des complices dangereux de la réaction et des alliés sincères des Prussiens.

Nous ne pouvons croire, nous parlons des meneurs, nous ne pouvons croire qu'ils soient simplement exaltés ou égarés, car la persistance de leurs manœuvres indique une résolution arrêtée, un but parfaitement défini qu'il est difficile de comprendre.

Bonaparte ou Guillaume, voilà les deux patrons pour lesquels travaillent ces prétendus ouvriers.

Reste à savoir si nous devons leur laisser tranquillement continuer leur petit commerce d'agents provocateurs.

monstaches énormes, — air canaille.

Après de lui un personnage ventripotent, habillé en Robert-Macaire, dans lequel plusieurs assistants, évidemment malveillants, persistent à reconnaître l'ancien ministre Eugène Rouher.

Autour de la voiture se presse une foule compacte d'habités de bon ton, de robes de juges, de costumes de sénateurs et d'uniformes d'agents de police : au fond quelques blouses bleues de campagnards.

Le Charlatan :

Mesdames, messieurs et la société, Ce serait un véritable plaisir pour moi, de vous dire quelques mots, si je savais parler français.

Malheureusement comme j'ai été successivement suisse, allemand, anglais et italien, je craindrais d'embrouiller toutes ces langues et de ne pas me faire comprendre.

C'est pourquoi je vous demande la permission de passer la parole à mon ami Robert-Macaire qui est un orateur distingué comme vous allez voir, et qui saura vous expliquer le fond de ma pensée.

Allons, Eugène, à toi le crachoir !

Mesdames et messieurs,

L'homme que vous voyez à côté de moi, dans cette voiture, est un coquin, un bandit et un lâche !

Il a violé ses serments, volé dans toutes les caisses, et il s'est rendu honteusement à son ennemi, sans essayer de le combattre.

— Et gêne, tu me flattes !

Malgré cela, mesdames et messieurs, c'est lui que je vous propose pour faire vos lois, administrer vos écus et vous rendre la paix, le bonheur et la tranquillité.

Peut-être me direz-vous après cet exorde : Ah ! ça, Robert, tu as du toupet !

A Monseigneur le comte de Chambord.

Nous venons de lire, *Monseigneur*, le manifeste qu'il vous a plu d'adresser au peuple Français sous la date du neuf octobre présent mois, et quoique bien petit compagnon auprès de votre altesse ou de votre grandeur, je ne sais pas au juste, nous nous permettrons d'y répondre.

Il nous semble en premier lieu, Monseigneur, que le moment était mal choisi pour lancer votre petit discours, et qu'il eût été préférable d'attendre que nous fussions débarrassés des Prussiens.

Ce n'est pas, Monseigneur, que votre manifeste ait une importance exagérée, et qu'il puisse détourner sérieusement les esprits de la défense nationale, mais il a toujours pris dix minutes aux gens qui l'ont lu, et nous n'avons réellement pas, Monseigneur, une seule minute à perdre.

Avec une abnégation dont on ne saurait trop vous louer, vous venez nous déclarer, Monseigneur, que vous êtes prêt à vous dévouer tout entier au bonheur du pays.

Pour peu qu'on sache lire entre les lignes, et qu'on soit au courant du langage des prétendants, ceci veut dire simplement, Monseigneur, que si le peuple voulait bien vous nommer roi de France, vous feriez le sacrifice d'accepter.

Evidemment, Monseigneur, vous n'êtes pas dégoûté et votre peine ne serait pas grande.

Seulement, permettez-nous de vous le dire respectueusement, Monseigneur, la couronne de France est une illusion qu'il vous faut rayer de vos papiers, et nous ne vous supposons un degré de naïveté assez grand, pour penser que vous y comptiez sérieusement.

Les monarchies, Monseigneur, nous ont si mal réussi jusqu'à ce jour que nous ne sommes vraiment pas disposés à recommencer, et si vous voulez vous donner la peine de revoir de près l'histoire de vos illustres ancêtres, vous seriez le premier à reconnaître que le bonheur qu'ils ont donné au peuple était de qualité tellement inférieure, que ledit peuple serait bien aisé d'en redemander.

Vous estimez, Monseigneur, que les institutions républicaines qui peuvent correspondre aux aspirations des sociétés nouvelles, ne prendront jamais racine sur notre vieux sol monarchique.

Cela peut être vrai, Monseigneur, dans une certaine mesure, mais la faute en est moins aux traditions monarchiques du pays qu'aux sottises et aux folies de quelques prétendus républicains, qui sont aussi ignorants de la République que vous paraissez l'être vous-même, Monseigneur, soit dit sans vous offenser.

Les institutions républicaines, Monseigneur, correspondent aux aspirations de toutes les sociétés nouvelles ou vieilles, par la raison bien simple que ces institutions sont fondées sur le droit, la justice, l'égalité et la dignité humaines, tandis que les institutions monarchiques ont pour base l'inégalité, les castes, les privilèges et une sorte de droit d'espèce particulière que vous appelez le droit divin.

Oui, j'ai du toupet, mesdames et messieurs, car c'est grâce au toupet que l'on sort des situations difficiles.

En ce moment, il ne faut pas vous le dissimuler, mesdames et messieurs, en ce moment la société court à un cataclysme, et il n'y a qu'un homme capable de la sauver : c'est le grodin que voilà.

Vous aurez beau chercher, mesdames et messieurs, vous ne trouverez nulle part un sauveur de société qui aille à la cheville de mon scélérat de patron, qui puisse lui faire sérieusement concurrence.

— Comment cela, Robert, me demanderez-vous ?

Comment cela, je vais vous le dire :

Vous savez tous aussi bien que moi, mesdames et messieurs, que les ennemis les plus dangereux de la société, ce sont les républicains.

Eh bien, voici de quelle façon procède ce brigand dans son œuvre de salut :

La société, il la supprime, et se met à sa place. Les républicains, il les fusille.

Le moyen est radical, mais souverain.

Ainsi pas d'hésitation, mesdames et messieurs, si vous voulez être sauvés, prenez mon patron, prenez mon ours, prenez mon Bonaparte !

En avant la musique !

Quatrième Charlatan. — Celui-là manque d'équipage ; vêtu d'un costume débraillé et dépenaillé, casquette de velours, cachez rouge, souliers éculés, il s'est installé simplement sur un tréteau construit au moyen d'une planche et de deux tonneaux vides.

Son auditoire se compose surtout de gamins, de rôdeurs de barrière, et de prétendus ouvriers dont le métier n'a jamais été connu.

Citoyens et citoyennes, Voilà cette fois le moment d'en finir !

Or nous ne pensons pas, monseigneur, qu'il soit possible de balancer, et laissez-nous croire, Monseigneur, que vous auriez assez de bon sens commun pour être républicain si des conditions de famille ne vous obligeaient à être royaliste.

En ce qui vous touche personnellement, Monseigneur, considérez que déjà en 1815 votre grand-oncle Louis XVIII est revenu en France dans les bagages de Blücher, et que ce serait pousser un peu loin l'imitation que d'essayer de revenir en France dans les bagages de Frédéric-Charles.

Nous n'oserons pas vous accuser monseigneur de vouloir étayer votre restauration sur des trinités Prussiennes, ce sont-là des malpropres et des ignominies dont il faut laisser le monopole aux Bonapartes ;

Mais vous feriez bien, pour détruire à cette époque tout soupçon malveillant, et toute insinuation perfide, vous feriez bien Monseigneur de revenir à ces sentiments désintéressés dont vous avez fait preuve jusqu'à ce jour, non sans dignité, et de ne point tenter la résurrection d'un parti et d'une cause qui en vérité sont bien perdus.

Que si votre patriotisme ne vous permet pas de rester indifférent aux malheurs du pays, oubliez pas Monseigneur que la France a besoin d'argent, que la modeste aisance dont vous jouissez vient de cette même France, et qu'il n'est pas malaisé de prouver la sincérité de votre dévouement en vidant généreusement dans les caisses publiques une escarcelle que notre budget a remplie pendant plusieurs siècles.

Quoi faisant, Monseigneur, vous aurez mérité de la patrie, qu'en lançant des manifestes que véritablement trop peu de gens peuvent prendre au sérieux.

Veillez croire, Monseigneur, à la profonde différence de votre obscur compatriote.

A. MOREY.

Des moyens d'échapper aux levées et à la garde nationale.

Il y en a un certain nombre. Aussi pensons-nous être agréable à tous ceux qui ont du courage et le patriotisme n'enflamme pas outre mesure, en indiquant les plus commodes et les plus infailibles.

Pour échapper aux levées et à la garde nationale :

1° Se sauver en Suisse et y attendre la réintégration de Bonaparte sur le trône.

N. B. Ce moyen n'est pas à la portée de toutes les bourses, malheureusement.

2° Prendre une hache bien aiguisée et se trancher la tête, ou simplement les deux jambes ou les deux bras ; — moyen pratique.

3° Former avec une douzaine de potiers une compagnie de francs tireurs ; se promener un mois dans les rues, avec des plumes en tête, sous prétexte d'organisation ; puis

Jusqu'à ce jour on nous a écrasés et exploités nous autres gens du peuple, on s'est nourri de notre misère et on a bu nos sueurs...

C'est à notre tour d'être les maîtres, et créés maîtres, nous allons prendre notre revanche !

Il faut, citoyens et citoyennes, établir la souveraineté du peuple, de manière, tonnerre de foudre à ce que personne ne bronche plus.

Autrement à Cayenne !

Ainsi plus de ces blagues d'élection ou de suffrage universel, le peuple a pas besoin de ça.

Seulement faut savoir ce que c'est que le peuple, le vrai peuple, les zigs, quoi !

Y a des gens qui disent que le peuple c'est tout le monde ! As-tu fini ! Y n'en faut plus de ça !

Le peuple, citoyens et citoyennes, le peuple, c'est pas les ventrus de bourgeois qui font quatre pages et achètent des rentes, c'est pas ces abrutis de campagnards qui bêchent leurs terres, c'est pas ces faignants d'ouvriers qui travaillent du matin au soir... le peuple c'est nous autres qui n'avons pas de rentes, qui n'avons pas de terres, qui ne travaillons jamais ! Voilà le vrai peuple, voilà les vrais républicains.

Et comme au milieu de ceux là je suis encore le premier, comme je pense pas que personne puisse me damer le pion, sous le rapport des vertus démocratiques, je viens vous proposer simplement, citoyens et citoyennes, de me mettre à la tête de la république... C'est moi qui me charge de régler les affaires.

Allez-y le tambour !

La Liberté. — Est-il possible de passer le milieu de cette foule ?

La Mascarade. — Ne vous aventurez pas, belle dame, on vous y étoufferait.

L. LEGLAIS.

enfin pour les Alpes ou le Jura, par exemple, sous prétexte d'inquiéter les derrières de l'ennemi, en surveillant en même temps la neutralité de la Suisse et de l'Italie.

N.B. Ce moyen est devenu impraticable par suite du décret qui soumet les corps francs à l'autorité militaire.

40 S'engager dans les ambulances ; parcourir les rues coiffé d'une casquette à croix rouge sur fond blanc, et tâcher d'accrocher l'emploi de compteur de fils de charpie ou de conservateur de béquilles.

Pour échapper au service de la garde nationale, si l'on est marié ou hors d'âge :

10 Se crever les yeux, tâcher de devenir sourd et muet, afin d'être incapable de tirer un coup de fusil ou de comprendre un commandement. Moyen rigoureux.

20 Essayer de faire partie d'une fanfare. Chaque bataillon de 2,000 hommes aura bientôt une fanfare de 500 musiciens. L'artillerie a sa fanfare, les pontonniers demanderont leur fanfare, les compagnies du génie leur fanfare, le service médical aura sa fanfare, l'état-major aura sa fanfare, — chaque garde national aura sa fanfare. La musique ayant la réputation d'adoucir les mœurs, c'est bien le diable si les Prussiens ne se civilisent pas !

30 Ouvrir une boutique de boulanger ou s'employer comme simple mitron. Ce corps d'état, étant obligé de passer les nuits à préparer le pain du lendemain à la population, est naturellement exempté des gardes.

40 Faire des bassesses pour obtenir une loge de concierge. La surveillance que ces honorables gardiens des maisons sont forcés d'exercer, nuit et jour, dans les immeubles où ils sont délégués, devant les dispenser d'un service actif.

50 Enfin, se faire nommer député à la Constituante.

N. B. Ce dernier moyen ne pourra exempter que 13 citoyens dans le département du Rhône.

L'ENGIN VALLÉE

Nous disions il y a huit jours : Ce n'est pas un canard.

Le public a pu se convaincre par la publication des procès-verbaux d'experts, que nous n'avions pas tout à fait tort.

Il nous paraît superflu de reproduire ici ces procès-verbaux que tout les journaux de Lyon ont publiés *in extenso*, il y a, quelques jours.

Bornons-nous à rappeler ceci, c'est qu'aucun des membres des comités techniques, n'a pu faire d'objection absolue au système de M. Vallée.

D'après les uns la réussite est possible, d'après les autres elle est probable.

En présence de ces opinions exprimées par des gens compétents, dont l'un entre autres, M. Doucet, est un ancien officier du génie, membre actuellement du conseil municipal, — nous ne pensons pas qu'à moins d'un parti pris ou d'une mauvaise volonté évidente, on puisse persister dans cette incertitude que rencontrent toutes les inventions à leur découverte, dans ce scepticisme qui faisait traiter Fulton de fou par l'Académie des sciences, qui faisait dire à M. Adolphe Thiers : « On ne pourra jamais établir d'autre chemin de fer que celui de Paris à Saint-Germain. »

Nous ne pouvons donc qu'engager de nouveau le public à souscrire vivement les fonds nécessaires pour la construction de l'engin Vallée, et nous nous étonnons que le conseil municipal, après l'adhésion motivée de l'un de ses membres, n'ait pas tenu à honneur de mettre la ville de Lyon en tête de la liste.

Le motif de l'abstention du conseil municipal serait, nous dit-on, la crainte de représailles de la part de messieurs les Prussiens.

La crainte de représailles !

Eh bien ! vrai, nous ne serions pas attendus à celle-là, et si cette idée supercoquente a germé, comme on nous l'assure, dans le cerveau de M. Ferrouillat, nous n'en félicitons pas l'honorable président du comité de défense.

Nous sommes en ce moment dans la situation d'un malheureux qu'on égorge au coin d'un bois, et nous hésiterions à employer tous les moyens possibles de destruction, pour nous débarrasser des bandits qui nous volent, nous pillent et nous incendient !

Une fois engagés dans cette voie, il n'y a pas de raison pour que nous ne chargions pas nos canons à poudre et nos fusils avec

des pains à cacheter, — pour éviter des représailles.

Je me figure l'honorable M. Ferrouillat arrêté dans une rue déserte par un gredin qui, sous prétexte de lui demander l'heure, lui demandera aussi sa montre.

Si M. Ferrouillat a un revolver dans sa poche, pensera-t-il à se dire, avant de casser la tête à cet amateur d'horlogerie, pensera-t-il à se dire : Je lui tirerais bien dessus, mais s'il allait exercer des représailles !

Vous voyez bien que ce n'est pas sérieux. Maintenant, dira-t-on, les lois de la guerre ?

Les lois de la guerre ? oui, sans doute, elles existent ; mais je ne vois pas que nous soyons obligés de les respecter vis-à-vis de gens qui les violent ignominieusement tous les jours.

Est-ce dans les lois de la guerre de brûler des villes et des villages sans défense ?

Est-ce dans les lois de la guerre de fusiller les paysans, les gardes nationaux et les mobiles ?

Est-ce dans les lois de la guerre de tuer des enfants et de violer des femmes ?

Nous avons toujours été trop bons et trop bêtes vis-à-vis des Prussiens.

Alors qu'ils massacraient nos campagnards inoffensifs, alors qu'ils laissaient mourir de faim et de froid nos prisonniers, alors qu'ils conduisaient nos soldats blessés à coups de crosse dans les reins, — nous servions des diners de vingt-cinq couverts à leurs généraux, nous arrêtons leurs espions avec tous les égards dus à leur rang, et nous prenions des mitaines pour expulser leurs nationaux.

Est-ce ce petit système qu'on a l'intention de continuer ?

Nous voilà un peu loin de l'engin Vallée, aussi bien, c'est la crainte de représailles de M. Ferrouillat qui nous a entraînés, et il est difficile de se contenir quand on est sur le chapitre des sauvageries des soldats civilisés de Guillaume.

En résumé, la construction de l'engin Vallée coûte trois cent cinquante mille francs, tous les jours nous coûtent des millions et des millions, vaut-il la peine d'hésiter même pour un essai ?

Nous ne le pensons pas. Seulement qu'on se dépêche !

Nous avons reçu cette semaine quelques souscriptions peu importantes que nous remettrons au Comité de défense, siégeant place Croix Paquet, 11.

Et désormais afin de ne pas multiplier les opérations de versement et d'encaissement, nous prions nos lecteurs de vouloir bien remettre directement leurs offrandes dans les bureaux de ce Comité.

POURQUOI ?

Pourquoi la République maintient-elle dans nos parquets, certains magistrats ou substituts qui ont encore au bout des doigts le serment qu'ils ont prêté à l'Empire, et qui n'attendent que l'occasion de revenir à leurs anciens errements ?

Nous ne demandons pas des rigueurs inutiles, mais simplement des précautions.

Pourquoi le conseil municipal, au lieu de s'occuper constamment et sans perdre une minute, de la défense nationale, passe-t-il quelquefois des séances entières à ergoter autour de questions aussi graves, aussi importantes, aussi immédiates que celles-ci :

La récolte de la propriété du Vernet, sera-t-elle vendue deux cent soixante-dix francs, ou deux cent soixante-quinze francs ?

Autorisera-t-on les processions pour l'année prochaine ?

Pourquoi persiste-t-on dans la mesure inutilement vexatoire de visiter toutes les voitures et tous les omnibus, sous prétexte de vérifier si les voyageurs n'emportent pas des canons rayés dans leurs poches, ou des barriques de pétrole sur leurs genoux ?

Pourquoi M. César Bertholon, préfet de la Loire, a-t-il suspendu purement et simplement le journal le *Défenseur*, alors qu'il n'autoriserait cette mesure rigoureuse, alors que la liberté de la presse implique précisément l'obligation de laisser se divulguer toutes les opinions, quelque désagréables ou fausses qu'elles puissent paraître ?

Nous ne doutons pas que M. César Bertholon pour lequel nous avons du reste une sympathie personnelle, ne revienne prochainement sur cette grosse erreur.

Pourquoi un grand nombre d'ouvriers des chantiers nationaux semblent-ils prendre à tâche de faire pour vingt sous de besogne par jour, quand on les paie trois francs ?

Sans doute on ne peut exiger d'hommes inex-

périmentés et souvent peu robustes, une somme de travail égale à celle des terrassiers de profession, mais on a le droit de demander qu'ils occupent leur journée consciencieusement.

Nous rappelons aux ouvriers des chantiers nationaux qu'ils coûtent à la ville environ trente mille francs par jour, soit *neuf cent mille francs* par mois, soit *dix millions huit cent mille francs* par an.

Que ce petit calcul leur donne à réfléchir !

Au citoyen Alexandre

GÉNÉRAL DE LA GARDE NATIONALE.

Citoyen général,

Le citoyen soussigné, garde national sédentaire plein de bonne volonté, assistant régulièrement aux exercices, désireux d'accomplir ses devoirs patriotiques, vous prie de vouloir bien prendre en considération les observations suivantes :

Les levées actuelles des hommes de 23 à 35 ans et la levée prochaine de 21 à 40, ayant pour effet de diminuer passablement l'effectif des bataillons et compagnies, — il demande qu'une grande partie des postes occupés en ce moment par la garde nationale soient supprimés, vu leur incontestable inutilité.

Il est bien évident qu'en conservant ces postes, on arrivera promptement à multiplier outre mesure les tours de garde, à fatiguer mal à propos la milice citoyenne, sans que le maintien du bon ordre y gagne en aucune façon.

En outre, l'approche des froids et de la mauvaise saison obligerait la commune à entretenir des feux dans tous les postes, et les finances municipales se passeraient aisément de ce surcroît de dépenses.

Car le soussigné ne veut pas dissimuler plus longtemps au citoyen Alexandre que si son collègue honoraire, le citoyen Métra est chargé par le préfet de « nous rechauffer par son enthousiasme », l'enthousiasme de cet ancien commandant n'aura aucune influence sur la chaleur de nos pieds et de nos autres membres.

Le soussigné réclame aussi qu'on n'abuse pas trop des corvées des gardes nationaux. Il voudrait, par exemple, qu'il ne fut pas indispensable de convoquer une vingtaine d'hommes armés de fusils pour arrêter et conduire au bureau de police un mendiant quelconque ou un joueur d'orgue.

Il ne pense pas non plus qu'il soit absolument nécessaire de faire accompagner par deux gardes nationaux — toujours armés, — un troisième citoyen, armé celui-ci d'un plat contenant parfois cinq sous ou deux francs, produit de dons patriotiques, comme on en voit circuler dans les rues.

La même observation doit être faite à l'égard des dames quêteuses pour n'importe quoi, lesquelles sont également suivies de fusils avec des hommes au bout.

Egalement il serait à désirer que l'Hôtel-de-Ville fût moins encombré et que la circulation autour de ce monument fût plus commode, puisque le bon ordre est certain aujourd'hui à Lyon, — les Seigne et consorts devant être actuellement entre les mains de la justice.

Relativement à la discipline, le soussigné expose que — les cadres étant formés partout ou peu s'en faut, — on s'occupe de rédiger un règlement général touchant les peines disciplinaires à infliger.

Dans certaines compagnies l'exercice est obligatoire deux fois par jour ; ailleurs une fois suffit. — Dans certaines compagnies l'appel est fait régulièrement ; ailleurs, il n'y a point d'appel.

Dans certaines compagnies des amendes sont infligées aux délinquants ; ailleurs, il n'y a rien.

De sorte que des bataillons ont des compagnies bien organisées, manœuvrant à merveille et d'autres qui ignorent les premiers éléments des « par file à droite », « ce qui est déplorable. Quant aux gardes nationaux qui ont bravement abandonné Lyon, on s'efforce par mille moyens de se soustraire au service, il est indispensable que les sergents majors des compagnies soumettent leurs noms aux capitaines, afin que ceux-ci vérifient scrupuleusement la valeur des raisons présentées par les rétractaires. Et dans le cas où les motifs d'absence ne seraient pas parfaitement justifiés, — que les noms des fuyards ou des délinquants soient inscrits en gros caractères dans les cadres où sont affichés les ordres du jour de la garde nationale, sans préjudice des impôts forcés, des amendes, taxes supplémentaires, dont le Conseil municipal devra les gratifier, — afin de les convaincre que tous les Français ayant des droits égaux, ont des devoirs égaux aussi.

Comme il sera cruel et injuste de faire monter la garde et d'obliger à des exercices les citoyens au-dessus de soixante ans, le soussigné propose qu'on leur donne le titre de gardes nationaux honoraires, sous le commandement fictif du colonel honoraire Métra, en demandant, bien entendu, à ces citoyens une cotisation mensuelle qui sera versée dans les caisses de leurs compagnies respectives.

Nul doute que les vieillards affligés d'une certaine fortune, se feront un plaisir de centupler leur cotisation et de témoigner ainsi de leur ardent patriotisme en aidant dans la mesure de leurs forces au bien-être général.

Enfin, comme messieurs les Prussiens ne sont pas encore chassés de France, tant s'en faut, et que l'on ignore ce que nous réserve l'avenir, il serait bon que les jeunes gens de 17 à 20 ans fussent tenus de figurer dans les rangs de la garde nationale et d'apprendre de bonne heure le maniement des armes.

Le soussigné aurait encore passablement d'observations à présenter au citoyen Alexandre, mais il s'en tient là pour aujourd'hui, et il offre à son nouveau chef ses compliments les plus respectueux.

H. PERIÉ.

SAMEDI 2 HEURES

DÉPÊCHE OFFICIELLE

« Sur toute la ceinture de Paris, les Prussiens ont été délogés des positions qu'ils occupaient depuis trois semaines.

« Au Nord, dans la direction de St-Denis, on les a refoulés au-delà de Stains, de Pierrefite, de Dugny.

« A l'Est on leur a repris Bobigny, Joinville-le-Pont, Créteil et le plateau d'Avron.

« Au Sud-Ouest on leur a enlevé le Bas-Meudon et St-Cloud, les refoulant sur Versailles. »

Tiens, tiens, est-ce que la chance tournerait ?

Comment diable Guillaume va-t-il télégraphier ça à Augusta ?

Le triomphe de Guillaume

On sait que Guillaume de Hohenzollern roi de toutes les Prusses, et futur empereur de toutes les Allemagnes, se prépare un petit triomphe carabiné, un triomphe à aiguille pour sa rentrée dans sa bonne ville de Berlin.

Il est possible que les hasards de la guerre et la mort de M. de Moltke, modifient un peu le programme de la fête.

Dans tout les cas, voici une cantate de circonstance sur le mode antique, qui pourra être utilisée pour la cérémonie, et dont nous abandonnons bien volontiers les droits d'auteur au mari d'Augusta et au père de notre Fritz.

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant ! A la queue de sa vaillante armée, il a vaincu les premiers soldats du monde, il a vaincu les Français.

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant ! Partout sur son passage, il a semé la désolation, la mort et l'incendie.

Les champs ont été dévastés, les maisons brûlées, les habitants fusillés, les femmes violées...

Dieu a protégé notre roi Guillaume.

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant !

L'ALLEMAGNE

Que m'apportes-tu, Guillaume, pour prix de tes victoires ?

GUILAUME

Je t'apporte deux provinces superbes, l'Alsace et la Lorraine.

L'ALLEMAGNE

Mais je n'aperçois, Guillaume, que des villes en ruines, des villages réduits en cendres, des habitations désertes, des terres éventrées par les pieds des chevaux et les roues des canons, des bois détruits et arrachés, des prairies où l'herbe ne poussera plus, des rivières dont l'eau est rouge, des sources tarées ou empestées... sont-ce là Guillaume tes deux superbes provinces ?

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant !

CHOEUR DES SOLDATS

Nous avons fait une guerre terrible ! Nous avons livré des batailles où la mitraille tombait drue et serrée comme une pluie d'orage.

Heureux ceux qui en sont revenus !

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant !

CHOEUR DES SOLDATS

Nous avons marché le jour et la nuit par

Les chemins pierreux et par les routes poudreuses.

Nous avons campé dans la boue et couché sur la terre humide.

Nous sommes restés des journées entières sans manger et sans boire...

Combien de nos compagnons sont morts de faim, de soif et de fatigue!

Combien sont restés étendus le long des fossés, les pieds ensanglantés et le sang brûlé par la fièvre!

Combien dont les os pourrissent au soleil!

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant!

UN SOLDAT

A la dernière bataille j'ai tué un Français qui était autrefois mon camarade et mon ami. Nous avions ensemble vidé des pots de bière, mon verre avait choqué son verre, et nous nous serrions la main.

Sais-tu Frédéric pourquoi tu t'es battu?

— Demande-le au caporal.

— Savez-vous, caporal, pourquoi nous nous battons?

— Demande-le au sergent.

— Savez-vous, sergent, pourquoi nous nous battons?

— Demande-le à l'officier.

— Savez-vous, capitaine, pourquoi nous nous battons?

— Demande-le au major.

— Savez-vous, major, pourquoi nous nous battons?

— Demande-le au général.

— Savez-vous, général, pourquoi j'ai tué un Français, mon camarade d'hier?

— Qu'on donne la schlague à ce soldat qui raisonne!

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant!

CHOEUR DE VIEILLARDS

Hosanna, hosanna!

Que nos voix chevrotantes s'unissent au concert de louanges dont les airs retentissent. Nous sommes restés seuls dans les villages déserts et dans les villes abandonnées.

Tous les jeunes gens étaient partis.

Ils reviennent vainqueurs.
Hosanna hosanna!

PREMIER VIEILLARD

Que regardes-tu compère, avec tant d'attention?

SECOND VIEILLARD

Je regarde les régiments qui passent : j'attends le régiment de mon fils.

PREMIER VIEILLARD

Le régiment est-il passé?

SECOND VIEILLARD

Malédiction! Mon fils n'y est pas!

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant!

CHOEUR DES MÈRES

Hosanna! Hosanna!

UNE VOIX

Eh quoi, les braves femmes, votre voix tremble et vos larmes coulent en ce jour d'allégresse?

CHOEUR DES MÈRES

Notre voix tremble et nos larmes coulent, car nos enfants sont morts.

LA VOIX

Vous les aimiez donc bien vos enfants, braves femmes?

CHOEUR DES MÈRES

Nous les avions élevés tout petits depuis la mamelle jusqu'à l'âge d'homme.

Nous avions dirigé leurs premiers pas, guidé leurs premiers bégalements.

Petits ils grimpaient sur nos genoux, grands nous nous appuyions à leur bras.

Nos soins jaloux avaient éloigné le trépas, nous avions dans la maladie veillé à leur chevet...

En un jour le roi Guillaume les a pris, en une seconde une balle a détruit l'ouvrage de vingt années...

Notre voix tremble et nos larmes coulent, car nos enfants sont morts.

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant!

CHOEUR DES FEMMES.

Revêtons des robes noires, et prenons de longs voiles.

Le maître ne reviendra plus dans sa maison déserte.

La misère a pris sa place au foyer, et les enfants auront faim.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire à Guillaume! Gloire au conquérant!

UNE VOIX.

Ton mari est tué, Marthe?

MARTHE.

Un boulet l'a éventré à Wœrth.

— Et le tien, Hélène?

— Une baïonnette lui a traversé la poitrine à Gravelotte.

— Et le tien, Madeleine?

— Son cadavre est dans la Meuse.

CHOEUR DES FEMMES.

Revêtons des robes noires et portons de longs voiles.

Le maître ne reviendra plus dans sa maison déserte.

La misère a pris sa place au foyer et les enfants auront faim.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire à Guillaume! Gloire au conquérant!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Les nuits sont longues, mes sœurs, quand on les passe dans les larmes et dans les angoisses.

Nous attendrons en vain nos promis. Ils dorment sous la terre et ne se réveilleront pas.

UNE VOIX.

Tu es pâle, Marguerite, et tes joues sont creuses.

MARGUERITE.

Je suis moins pâle que lui et les vers ne rongent pas mes joues.

LA VOIX.

As-tu encore, Wilhelmine, la fleur qu'il t'a valet donnée?

WILHELMINE.

La fleur est fanée, et la tige est brisée : mon amour est mort.

CHOEUR.

Les nuits sont longues, mes sœurs, dans les larmes et les angoisses.

Les nuits sont longues, mes sœurs, nous pleurerons encore.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Gloire à Guillaume! Gloire au conquérant!

CHANT D'AUGUSTA

Guillaume mon illustre époux, Guillaume vaillant guerrier, je te salue!

Tu reviens à moi Guillaume, riche de gloire et de santé.

Le Dieu des armées a préservé tes jours, tu parais rajeuni et cette campagne t'a engraisé.

Guillaume mon illustre époux, Guillaume vaillant guerrier je te salue.

Tes joues sont pourpres Guillaume, et tes yeux brillent d'un éclat inaccoutumé, est-ce l'ivresse du triomphe?

Mais non, tu chancelles sur ton cheval, ta langue épaisse bégaye des mots inarticulés.

Guillaume, mon époux, vous êtes affreusement gris!

— L'ivrognerie, Guillaume, est un vilain défaut.

GUILLAUME

Augusta tu m'emb....

CHOEUR GÉNÉRAL

Gloire à Guillaume, gloire au conquérant!

CHRISTIAN.

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 5.

QUINA-VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes salubres, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de FILLION neveu.

GARDE MOBILE. — GARDE NATIONALE

MAGASINS de CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la

Garde mobile

GROS ET DÉTAIL.

55 Ans de Succès

ROB-SAVARES!, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné

pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abscesses, Ulcères, Tumeurs. Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe
rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon
allée de traverser rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de BREGUET de PARIS

1^{er} Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs.

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix:

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	33 -
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25 -
Verres de montre double.	50	Remontoir or pour dames depuis	450 -
Id. cristal.	75	Id. pour hommes, depuis	200 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 -	Id. en alluminium.	30 -
Montres argent pour dames			

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 1.

(58-13)

LA SILENCIEUSE

MACHINES A COUDRE

BRODEUSES, BOUTONNIÈRES

de tous systèmes

pour Familles et Ateliers

garanties de 1 an à 5 ans; de 30 f. à 450 f.

Maison de gros et détail

J.-P. MOLLIERE

Rue Impériale, 61 et 63, Lyon

Plusieurs médailles d'or (82-12)



BEAUTÉ des Mains, du Visage. — Guérison des Gerçures, Pellicules, etc. par l'emploi de la CRÈME SIMON

Rue Impériale, 89. — Se méfier des nombreuses contrefaçons.

CONSERVATION DE LA VUE

Nous engageons les personnes dont la vue est fatiguée par le travail ou affaiblie par l'âge, à s'adresser directement à M. Michel CAN, opticien, 20, RUE TERME, près les Terreaux. (112)



CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix: 5 Francs

EN VENTE

à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5.
aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON